

Un spectateur du premier film (2012)

Gabrielle Vincent ne voulait pas

Gabrielle Vincent ne voulait pas de son vivant adapter son œuvre (ni n'en a donné l'autorisation). Mais bon, vu qu'elle est morte, hein ...

Quand j'ai ouvert il a longtemps *La Naissance de Célestine*, j'ai pleuré. Et je ne peux ouvrir ce chef d'œuvre sans être infiniment ému.

Par conséquent, malgré la trahison de l'auteure de la série, je souhaitais voir ce que j'y trouverai. Et bien, rien. Ça n'a aucun rapport avec Ernest et Célestine. On a piqué le style de dessin et le titre... Mais aucun rapport entre ça et l'original. Ce n'est même pas une copie, c'est un vol.

Dans l'original il est sujet de paternité, de l'incompréhension d'une société contre un ours qui non seulement décide de paterner, seul, mais d'adopter la différence (quoique les souris et les ours cohabitent). Les Naouri, les Rufo, tous ces pedopsys réacs doivent être bien content : c'est bien seule une môman qui peut s'occuper d'un bébé (Le Pseudo Ernest n'en fera pas la preuve) : Ici Ernest est juste un ami balourd, pas un papa... Gabrielle Vincent infirme tout cela - sans dire du mal des mamans (on est pas dans un épisode des papas montent sur une grue pour taper sur les méchantes mômans).

Ici, ben Ernest, c'est un opportuniste, et il ne trouve pas un bébé mais une souris déjà pré-ado... tout le parti pris anti-normes est évacué, ou presque. Ça me fait penser aux "nouveaux" pères qui ne s'intéressent à leurs gosses que pour jouer (les torcher, et se lever la nuit pour le biberon, ça non !), l'Ernest du dessin animé n'aura pas eu à changer les couches, de manière malhabile, mais avec tellement d'amour. Et pis là, de toute manière, Ernest est pas papa, c'est un ami. Ca change tout.

On se trouve dans le déjà vu 500 000 fois : le type bourru qu'il faut convaincre, parce qu'à la base, il est intolérant, ou qu'il s'en fout, plutôt (voire il est intéressé : il est prêt à bouffer la souris, le salaud !?). Et "Ernest" Et "Célestine" ne se choisissent pas, là... Ils finissent par faire contre nécessité bon cœur. Et puis tous ces flics ?! D'où ils sortent ! Là c'est de la science-fiction. Et Feu Gabrielle Vincent ne donne pas dans la science-fiction.

Alors certes, il y a procès, incendie à grand spectacle... Tout un tintamarre utilisant de grosses grosses cordes. Adieu simplicité, adieu lente révolte contre une société qui - comme la nôtre - nous ronge doucement par ses normes, et a juste besoin (c'est toute sa force) de nous emprisonner dans des cages mentales invisibles.

Ernest, le vrai, n'écoute que son cœur, et en subi les conséquences. Il paterne, donc, et connaît toutes les difficultés face à l'éducation d'un petit bébé. Certes, Célestine grandit (et connaît avec son papa plein d'aventures - d'ailleurs *La naissance de Célestine* n'est pas le premier album, même si c'est bien le début de leur histoire), mais c'est avec son papa ours à ses côtés. Sans procès, sans grandiloquence. Juste de la tendresse. Pas besoin de noircir le trait, tout coule de source.

Émerveillez vous devant les albums de Gabrielle Vincent... Et vous comprendrez à quel point dans cette société certains sont prêt à tout pour se faire des succès sur le dos des autres. En trahison l'imaginaire, surtout quand il est décalé.

Dire que certains et certaines ne connaîtront que le film... Et ne verseront pas de petite larme en ouvrant la *Naissance de Célestine*. La seule scène du film, la seule selon moi, qui fait ressentir cette atmosphère, c'est quand l'ours et la souris s'étreignent après leur évasion réciproque - ça dure 8 secondes.

Parti de rien, créé et pas volé, ç'eût été mignon, bien que convenu... là, c'est loin, bien loin de la simplicité tout en douceur d'une auteure qui ne souhaitait pas faire de film.

par John K.
(Allociné - samedi 4 mai 2013)

<https://www.allocine.fr>

.../...

.../...

Une pépite du cinéma d'animation

Ernest a hiberné tout l'hiver. A son réveil, il découvre que Célestine a accidentellement cassé son violon. Elle part en Charabie, pays natal de son meilleur ami, pour le faire réparer chez un luthier... L'ours mal léché et la petite souris facétieuse sont de retour pour de nouvelles aventures, dix ans après le succès d'*Ernest et Célestine*, de Benjamin Renner, une pépite du cinéma d'animation made in France débordant de poésie et de tendresse. La formule ne change pas, notamment au niveau du graphisme épuré, au crayonné visible et aux décors peints à l'aquarelle. Lambert Wilson, qui prête sa voix au héros, se lâche complètement.

Le Journal du dimanche – samedi 10 décembre 2022

<https://www.lejdd.fr>

Hilarant, lyrique et politique

La suractive souris Célestine et l'ours bougon Ernest se rendent en Charabie, pays d'origine de ce dernier. Un pays autrefois fou de musique, mais où il est désormais interdit de produire la moindre note. Les artistes vivent cachés, et l'ordre autocrate règne sur une population moribonde. Après la réussite du premier volet des aventures (au cinéma) de ce duo vedette des albums pour enfants, on craignait un soupçon de redite. Eh bien, non. Ce nouvel épisode est encore plus enlevé, hilarant, lyrique et politique. L'écho que le scénario fait avec quelques tragiques réalités géopolitiques trouve sa place dans cette fable engagée et formellement magnifique.

par Xavier Leherpeur
(L'Obs – mercredi 14 décembre 2022)

<https://www.nouvelobs.com>

Critique Antifa

*Dix ans après le premier Ernest et Célestine,
qui a remporté le César du meilleur film d'animation et été en lice pour l'Oscar,
les deux amis sont de retour sur grand écran pour un Voyage en Charabie mouvementé.
Mais si cette nouvelle aventure réchauffe une fois de plus le cœur
en prônant la désobéissance civile et le soulèvement populaire,
elle frappe moins fort et mouille un peu moins les yeux.*

Quelque part entre l'Absurdistan et le Kafkastan, il y a la Charabie, un petit pays niché dans les montagnes d'où est originaire Ernest et où il ferait bon vivre si la loi n'était pas complètement insensée. Dans cet endroit étrange, les enfants doivent obligatoirement s'habiller comme leurs parents et exercer la même profession qu'eux. Les feux et les panneaux de signalisation se contredisent, la musique et le chant des oiseaux sont interdits, et, en conséquence, les instruments de musique ne peuvent jouer qu'une seule note. Et la moindre incartade entraîne un procès expéditif et une condamnation à de la prison ferme.

Rien qu'avec ce postulat, il est évident que ce second long-métrage, plus aventureux et dépayçant, a été pensé comme un nouveau pamphlet contre l'obscurantisme et le totalitarisme, à destination d'un jeune public qu'il veut sensibiliser à ce genre de problématiques sociopolitiques. Mais tout le charme et l'intérêt d'Ernest et Célestine est de savoir aborder des sujets graves et complexes en restant en apparence candide et léger, à hauteur d'enfant.

.../...

.../...

Cette douceur et cette docilité trompeuse sont renforcées par l'omniprésence des teintes pastel, des aquarelles et du trait discontinu des dessins, qui confèrent au diptyque son savoir-faire artisanal précieux et son identité visuelle unique. Cette fois-ci, le propos est encore plus épais et affûté. Sans chercher à détourner une autre légende populaire après celle de la petite souris, *Le voyage en Charabie* empile les clés de lecture riches et malines en rapport avec le dogmatisme, notamment à travers un sophisme bien connu des enfants, l'horripilant : "c'est comme ça, et pas autrement !"

Le but est à nouveau de définir et caractériser le fascisme, de prôner une forme de désobéissance contre le despotisme (un autre bel exemple après le magnifique *Pinocchio* de Guillermo del Toro), de revendiquer le droit à l'indignation et à l'anticonformisme. Car si on en doutait encore, Ernest et Célestine sont deux grandes figures anarchistes, et on plaisante à peine en l'écrivant.

De son côté, la Charabie est le terrain idéal pour que le récit déroule ses intentions. Comme l'a expliqué le coréalisateur Julien Chheng (par ailleurs cofondateur du studio La Cache), le pays est un patchwork d'influences de l'Est. Celui-ci reprend les constructions urbaines des régions d'Extrême Nord, les reliefs du Nord du Pakistan ou encore les couleurs vives de vieux quartiers de Turquie ou de Géorgie.

En plus de donner à ce lieu un caractère cosmopolite pour un message plus universel, la Charabie conserve un ancrage réaliste couplé à des touches plus fantaisistes (comme les tyroliennes qui la traversent et forment les lignes d'une partition). La chaleur et la facétie qui se dégagent du paysage permettent ainsi à des endroits clés comme la prison ou le tribunal de dénoter par leur austérité et minimalisme semblables à l'architecture soviétique.

Ranger les mouchoirs

Pour autant, après avoir posé une toile de fond particulièrement triste dans le premier volet, où Célestine était encore une jeune orpheline exploitée par la société et Ernest un saltimbanque qui fouille les poubelles pour se nourrir, *Ernest et Célestine : le Voyage en Charabie* se déroule comme un cadre qui prête plus à sourire qu'à pleurer.

Forcément, à côté de l'apartheid et de l'extrême précarité dépeints précédemment, cette suite est tout de suite moins poignante, l'univers étant plus absurde et les situations plus burlesques, comme lors de la course poursuite ridicule avec les policiers bêta, mais pas bien méchants. Cette bonhomie ambiante dilue le propos alors même que le scénario se voulait encore plus près des enfants en s'adressant directement à eux.

Après avoir forgé et fièrement revendiqué leur amitié, celle-ci est sans surprise mise à mal, mais le mur qui se dresse timidement entre Ernest et Célestine est trop friable pour être crédible.

Leur dispute est précipitée, et le chagrin de Célestine, qui se retrouve livrée à elle-même, ne dure que quelques minutes. Soit pas suffisamment de temps pour impacter de l'autre côté de l'écran. C'est probablement parce que leur relation n'est plus au cœur du scénario, contrairement à la réconciliation entre Ernest et sa famille.

Malheureusement, même si l'intention est louable, la représentation de la famille dysfonctionnelle n'est pas très travaillée (si ce n'est pour s'en moquer), tandis que le dénouement est trop artificiel et là encore trop précipité pour susciter autant d'émotion qu'escompté. De son côté, Mila, la petite soeur d'Ernest, aurait mérité un peu plus d'attention et de caractérisation, celle-ci servant avant tout de ressort scénaristique.

Évidemment, ces défauts n'entachent pas la sincérité et la beauté du film, dont les méthodes de production sont encore trop rares dans le paysage actuel. De fait, le retour d'Ernest et Célestine dans un troisième volet est toujours le bienvenu (surtout pour casser du facho).

.../...

.../...

Malgré son ton plus léger et son traitement plus absurde du totalitarisme, *Le voyage en Charabie* d'Ernest et Célestine reste un film d'animation doux et intelligent dont il serait stupide de se priver (y compris pour les adultes).

Ce *voyage en Charabie* a pour principal défaut de devoir être comparé à un premier film brillant, dont il ne parvient pas à restituer l'émotion. Mais reste une bien belle proposition, maline et accessible.

par Déborah Lechner
(Ecran large - jeudi 15 décembre 2022)

<https://www.ecranlarge.com>

"L'animation n'est pas un art exotique réservé aux enfants le samedi matin"

Depuis 2012, Didier et Damien Brunner produisent les adaptations "Ernest et Célestine". Le nouvel épisode, Le voyage en Charabie, est en salles depuis le 14 décembre. Une aventure collective et créative, à l'image du cinéma d'animation français.

Après dix ans loin des salles obscures et un passage ravissant par le petit écran, la souris intrépide et l'ours faussement ronchon préférés des enfants (et de leurs parents) font leur retour au cinéma dans *Ernest et Célestine : le voyage en Charabie*. Une aventure dans le pays d'origine d'Ernest, qui donne lieu à des réflexions autour de thèmes aussi variés que la liberté d'expression, la résistance à l'autoritarisme et l'acceptation de la différence.

Depuis 2012, ces adaptations de l'univers de Gabrielle Vincent fédèrent une équipe d'artistes grandissante et inventive, un « carrefour créatif », selon Didier et Damien Brunner, producteurs d'Ernest et Célestine. À la tête de la société Folivari (Le Sommet des dieux, Le Grand Méchant Renard...), ils défendent la richesse de l'animation française.

Avant de retrouver le grand écran, pourquoi avoir développé les aventures d'Ernest et Célestine en collection sur France Télévisions ?

Didier Brunner : En 2012, Ernest et Célestine – symboles de tolérance, d'acceptation de la différence et de liberté – ont éveillé la curiosité et suscité l'affection du public. Ils sont nés au cinéma puisque le graphisme complexe de cet univers demande de la recherche artistique, beaucoup de figurations. C'est un coût de production plus élevé qu'à la télévision. Une fois que nous avons trouvé des solutions pour le grand écran, nous avons pu adapter leurs aventures à la télévision, dans une collection. Cela nous a permis de restituer l'univers de Gabrielle Vincent, fait de brou de noix, d'encre, de traits non fermés, brossés, pastellisés, complexe à adapter, et de raconter des tranches de vie plus régulières, comme dans ses ouvrages.

Comment, dans les différentes moutures d'Ernest et Célestine, traiter de thématiques actuelles et complexes à hauteur d'enfants ?

Di. B. : C'est là tout l'exercice délicat de l'écriture. Il nous faut aborder des thèmes de philosophie sociale : la transmission de la culture, l'acceptation de la différence, l'autoritarisme. Le tout sans faire de ce film d'animation un pamphlet politique, mais une aventure avec de l'émotion, du rire, du suspense. Il nous a fallu trouver des histoires pour illustrer ces thèmes, passer par des traits d'humour absurdes. Les enfants rigolent de ces aberrations et finissent par comprendre le message sous-jacent.

.../...

.../...

Da. B. : *Le voyage en Charabie* a été écrit près de trois ans avant la guerre qui secoue l'Ukraine actuellement. À l'origine, nous nous sommes fondés sur des références qui nous sont chères comme *L'Émigrant* et *Le Dictateur*, de Charlie Chaplin. L'actualité politique et la bêtise humaine rattrapent finalement ce film.

Votre discours de remerciements pour le César du meilleur film d'animation décerné au Sommet des dieux en mars 2022 a été interrompu lors de la cérémonie. Quel était alors votre propos ?

Da. B. : Aujourd'hui en France, l'animation représente près de 10 000 personnes salariées, des films magnifiques, des artistes talentueux, des écoles exceptionnelles : Les Gobelins, La Poudrière, L'Atelier... Nous avons l'impression qu'il y a une forte demande pour l'animation française, qui s'exporte dans le monde entier. Dans le même temps, nous voulions insister sur le fait qu'il faut rester vigilant pour que la France demeure une terre d'excellence de l'animation.

Les pouvoirs publics doivent rester engagés sur la relocalisation des talents. Il faut préserver la diversité de l'animation, et, donc, la production déléguée. Il ne faut pas faire des producteurs français des producteurs exécutifs, qui ne seraient que des gestionnaires de budgets pour des films de studios de type nord-américain. Cela passe notamment par une revalorisation du crédit d'impôt [accordé par le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) sous certaines conditions de réalisation en France et en langue française] à hauteur de 40 % et non plus seulement 30 %.

Est-ce à dire que l'animation française est aujourd'hui menacée ?

Da. B. : Le cinéma d'animation est avant tout du cinéma, ce qui n'est pas encore complètement admis par toute l'industrie. Le premier réflexe lorsqu'on parle d'animation c'est de l'associer à l'enfance. Il faut que les diffuseurs, les financeurs prennent conscience que l'animation n'est pas un art exotique, réservé aux enfants le samedi matin, mais bien une richesse du cinéma.

Di. B. : Le cinéma d'animation reste fragile puisque ce sont des projets jamais exactement dans la cible – soit pas assez jeune public, soit pas assez adulte – et en décalage par rapport à ce que la télévision ou les studios américains proposent. Nous avons une french touch, que nous cherchons à imposer, qui connaît des succès mais qui porte en elle la fragilité de l'exception culturelle. Chaque film, chaque nouveau montage financier est une nouvelle épreuve. Pourtant, du point de vue du box-office, l'animation française n'a pas à rougir de ses résultats à l'intérieur comme hors de ses frontières.

par Cécile Marchand Ménard
(Rélérama – samedi 17 décembre 2022)

<https://www.telerama.fr>